

## Un vide plein d'attentes...

Alexis Martin

---

Numéro 78, 1996

Dramaturgie : nouveaux horizons

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27165ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Martin, A. (1996). Un vide plein d'attentes.... *Jeu*, (78), 38–40.

## Un vide plein d'attentes...

L'écriture d'une pièce ou d'un poème semble être la réponse à une attente ; à la plus grande des attentes...

Je sens entre le monde et moi une manière d'interstice invisible, gonflé par l'attente : cette attente est celle d'un monde où je ne serais plus en état d'attente, un monde où il y aurait une coïncidence ; une coïncidence définitive, entre moi et le monde.

Cela peut sembler abstrait, c'est pourtant ce dont je crois faire l'expérience, chaque fois que j'écris. Je sens bien que le monde fictif donné dans une pièce de théâtre restera toujours une coquille renfermant un peu de cette attente, une attente maquillée, restructurée par mes artifices, à l'intérieur même du monde « dont on n'échappe pas ». De penser que cette coïncidence entre moi et le monde ne sera jamais vraiment qu'un moment de vertige coloré dans le vertige blanc de la vie « ordinaire », cela peut décourager d'écrire, en fin de compte ; ou, au contraire, pousser à le faire jusqu'au terme de son existence, happé continuellement par ce vide plein d'attentes...

À mesure que j'avance dans ce chemin d'auteur, de moins en moins de choses m'apparaissent certaines : disons que je reçois avec ennui les conseils, pas que je n'estime pas les camarades qui me les donnent, souvent eux-mêmes d'excellents ouvriers ; non, mais parce qu'au fond je crois que l'expérience qu'on fait d'une écriture est toujours celle d'un échec, peu importe le projet d'origine : dire le monde « tel qu'il est », ou encore tel qu'il n'est pas..., écrire l'amour d'un homme pour une femme, l'amour d'un homme pour sa ville, l'absence d'espoir dans la tempête ou la tempête espérée qui ravive les « obscures espérances »..., toutes ces tentatives, aussi finement détaillées, aussi réussies soient-elles, ne sont jamais abouties et, au fond, à mon sens, ne font qu'augmenter le décalage, le différentiel qui mine la relation du mot à la chose, de l'expression à ce qu'on appelle le réel.

Alexis Martin est comédien et membre fondateur du Groupement Forestier du Théâtre.

### Bibliographie :

*Jésus au lac*, 1996.

*Oreille tigre et bruit*, 1996.

*Matroni et moi*, 1995.

*L'Apprentissage des marais* (en collaboration avec René Richard Cyr), CEAD, 1994.

*Apollyon !*, 1993.

*L'An de grâce* (en collaboration avec René Richard Cyr et Claude Poissant), CEAD, 1992.

Mais je ne m'en plains pas !

Écrire, pour moi, c'est sauter par-dessus un mur, en sachant très bien qu'on risque de retomber dans ses propres pas.



Ainsi, quand j'écris, j'ai seulement la certitude d'avoir remué un peu plus ce décalage ; mais ce n'est pas le malheur ! Non... j'apprends à aimer un peu plus chaque fois ces « bains d'interstice », ce désert de toutes les pistes, d'une façon presque écœurante à certaines heures, et toujours, toujours à mille lieues d'une culture dite instrument d'avancement ou de progrès, quelque chose de franchement mensonger à mon sens. La culture révèle bien plus le manque constitutif qui baigne nos vies qu'elle n'en colmate les brèches... nous avons tendance à l'oublier. À oublier cet oubli même, qui me semble pourtant la plus fertile des anti-matières, nous qui sommes des ouvriers de l'anti-monde...

Quand j'écris des pièces, c'est parfois dans une trouble mélancolie, un sentiment à peine actif (et certes un peu complaisant !), où par la lunette des souvenirs, un monde enfui s'obstine à ne pas disparaître, laisse croire que l'être a été, dans sa province, en son temps, plus vibrant, plus dense qu'il ne le sera jamais plus... ma mère penchant sa tête parfumée sur moi avant de sortir se mêler aux lumières de la ville ; une vieille photo de Daniel Johnson triomphant au congrès de l'Union nationale, entouré des mystères de Québec que je ne connaîtrai jamais, Québec des années 1960, qui est dans mon imagination grossissante la ville

*Matroni et moi*  
(Groupement Forestier  
du Théâtre, 1995). Sur  
la photo : Alexis Martin,  
Guylaine Tremblay et  
Robert Gravel. Photo :  
Mario Viboux.



de toutes les conspirations ; et puis la première fois la couleur bleue, dans un chandail de laine ; ou encore était-ce le ciel d'un premier été...

Mes dernières affirmations pourraient laisser croire que ma conception de l'écriture est celle d'un malade tentant de rallumer les tisons d'une santé qu'il n'a plus, celle de l'enfance par exemple, ou celle d'un monde en forme d'Atlantide : il n'en est rien !

Au contraire, je me sens plutôt médecin ! Écrivant, je veux faire advenir ce monde, dans un sursaut, voir sa face en plein cintre : je sais d'avance que ce ne sera qu'un aperçu, un ficelage d'ombres et de lumières mêlées..., mais le mouvement même de cette plongée, le faire-advenir de cette écriture, aussi dépourvue et terreuse soit-elle, ce *mouvement* est pour moi la plus grande santé, celle que je me suis promise sans vraiment me l'avouer, quand j'ai commencé à écrire. ♦



Alexis Martin et Stéphane Lépine dans *Oreille tigre et bruit* (Groupement Forestier du Théâtre, 1996).  
Photo : Mario Viboux.